



© Maggie Steber, Gio with Purple Roses, Miami, Florida, 2018. Courtesy VII Agency / Photoforum Pasquart, Bienne



© Linda Bournane Engelberth, Luca, 25, London, UK, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

## SOMMAIRE

FOCUS – Identités complexes	4
INTERVIEW – Nathalie Choquard, responsable de la librairie du Musée de l'Elysée, Lausanne	16

### **Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine**

Rédactrice : Nassim Daghighian • [info@phototheoria.ch](mailto:info@phototheoria.ch) • [www.phototheoria.ch](http://www.phototheoria.ch)

Photo-Theoria est à la fois un magazine créé en 2015 et une plateforme pédagogique en ligne depuis 2011. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Dès 1997, elle enseigne au CEPV, Vevey, la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse de l'image.



© Linda Bournane Engelberth, Ozi, 22, Jakarta, Indonesia, de la série *Outside the Binary*, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

## EDITO

Comment a évolué le livre de photographie ces vingt dernières années ? Quelle est sa pertinence actuelle ? Les livres intéressent-ils encore les amateurs de culture à l'ère du "tout numérique" ? Quels sont les liens, les relations de complémentarité entre l'espace d'exposition d'un musée et une librairie de photographie ? Pour réfléchir à ces questions, j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec Nathalie Choquard, responsable de la librairie du Musée de l'Elysée à Lausanne. Son interview permet à la fois de parcourir plus de vingt ans d'activités dans le domaine et d'interroger le futur de la librairie à Plateforme 10 (ouverture prévue fin 2021).

Le portfolio de ce numéro est une sélection d'images de l'exposition *Her Take. Repenser la masculinité* présentée au Photoforum Pasquart. Sept femmes photographes, membres de l'Agence VII, interrogent nos représentations du masculin avec finesse – parfois avec humour, telle Maggie Steber, qui associe l'homme aux fleurs – dans diverses approches personnelles et originales qui font tout l'intérêt de *Her Take*.

Nassim Daghighian

→ Voir aussi l'interview de Danaé Panchaud, directrice du Photoforum Pasquart, dans *Photo-Theoria* #38, automne 2019, p.54-69 : [http://phototheoria.ch/f/PhotoTheoria38\\_201911.pdf](http://phototheoria.ch/f/PhotoTheoria38_201911.pdf)

# FOCUS

## Identités complexes

La grande force de l'exposition *Her Take* est d'ouvrir un espace de réflexion sur le genre pour interroger la complexité des identités de manière inclusive. Les photographes optent ici pour une approche multiple de l'inclusion. Elles donnent la parole aux personnes représentées et ces témoignages constituent une part majeure de leurs projets. Plusieurs portraits sont réalisés en dehors des pays occidentaux, ce qui permet de questionner le genre, en particulier la masculinité, dans une perspective intersectionnelle qui tient compte du contexte socio-culturel et des éventuels rapports de pouvoir. Anush Babajanyan a choisi de s'inclure dans l'image pour explorer l'univers des hommes qui lui sont proches par le biais de l'auto-représentation alors que Linda Bournane Engelberth aborde plus largement la thématique en traitant de la non-binarité.

Nassim Daghighian

→ *Her Take. Repenser la masculinité*, avec : Anush Babajanyan, Linda Bournane Engelberth, Jessica Dimmock, Ilvy Njikiktijen, Nichole Sobacki, Maggie Steber et Sara Terry, Photoforum Pasquart, Bienne/Biel, 02.02. – 05.04.2020, photoforumpasquart.ch  
Tous les textes cités ci-après sont à disposition des visiteurs dans le cadre de l'exposition. Mes remerciements à Danaé Panchaud.

" Les identités de genre masculine et féminine sont aujourd'hui bien établies. Cependant, il y a aussi des personnes qui ont le sentiment de ne pas s'inscrire dans cette binarité. C'est ce sur quoi ce projet se focalise : des personnes qui ne s'identifient pas simplement comme étant de sexe masculin ou féminin.

L'idée de la possibilité de plus de deux genres est un sujet controversé. Un débat s'enflamme, où un côté insiste sur le fait que le genre est binaire, et l'autre côté insiste sur le fait qu'il y a un spectre. Des différends surgissent et beaucoup de personnes sont mal comprises et ne sont pas entendues. Il y a de la frustration, de la colère et de la douleur. Ce qui est merveilleux dans ce projet, c'est qu'il montre les individus autour desquels le débat tourne, dans des portraits apaisés. Chaque photographie capture leur beauté individuelle, mais aussi une humanité universelle. On y voit des personnes qui vivent leurs vérités, qui se présentent avec confiance et espoir. Ce qu'elles veulent, c'est la liberté de vivre de cette manière.

Différentes identités sont représentées ici, car être non-binaire peut avoir plusieurs significations. Pour certains, cela peut signifier avoir à la fois des identités masculines et féminines, ou quelque chose entre les deux. On pourrait par exemple utiliser le terme d'androgynie. Une autre identité possible est *genderfluid*. Ce terme désigne un genre qui varie au cours du temps. On peut alors alterner entre se sentir plus masculin-e ou féminin-e, mais aussi androgynie ou neutre. Une autre identité est l'agenre. Cela peut signifier ne pas se définir du tout par le genre, par exemple penser que ce sont ses traits personnels qui sont importants. Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses possibilités. Certains préfèrent le terme *genderqueer* au terme non-binaire. De plus, beaucoup choisissent des pronoms alternatifs comme « iel » plutôt que « il » ou « elle ».

Là où la transidentité et les diverses orientations sexuelles sont familières, le non-binarisme n'est pas toujours connu. Par conséquent, un autre but de ce projet est la sensibilisation. Il arrive que des personnes non-binaires soient prises pour homosexuelles ou qu'on les croie transgenres alors qu'elles ne le sont pas. Il y a cependant des personnes non-binaires qui sont homosexuelles ou qui s'identifient aussi comme transgenres. Il y a un consensus affirmant que la physiologie et les facteurs environnementaux façonnent les personnes que nous devenons. Néanmoins, certains sont convaincus que le genre n'est rien d'autre qu'une construction sociale. Les facteurs émotionnels et psychologiques peuvent être nommés comme déterminants du genre d'une personne. D'autres pensent que tout dépend du sexe biologique. En d'autres termes, il existe de nombreuses façons d'envisager ce qu'est le genre, et comment il est lié au sexe et à l'identité.

Genre : un mot familier qui peut sembler si simple. Il est facile de tenir sa signification pour acquise, mais il existe des idées très différentes sur ce qu'il signifie. À présent qu'une multitude de nouveaux termes se rapportant au genre sont introduits, cela devient encore plus compliqué et déroutant pour beaucoup. Par conséquent, il est important de se rappeler que les gens utiliseront les mots qu'ils connaissent, avec les connaissances qu'ils ont. Une discussion ne sera fructueuse que lorsque nous n'écouterons pas seulement les mots de l'autre, mais nous nous interrogerons aussi sur le sens derrière ces derniers.

Pour l'instant, de nombreuses questions et conflits restent sans résolution ; le débat sur le genre est toujours en cours. Pendant ce temps, nous sommes tous ici, à essayer de vivre notre vie de la meilleure façon possible. Quel que soit notre point de vue, ouvrons nos esprits. Ouvrons nos oreilles et nos yeux. Plutôt que de nous disputer, discutons, et une coexistence pacifique pourrait commencer par cela. Je suis fier-ère de faire partie de ce projet. Je souhaite que cet aperçu de la non-binarité fasse naître en vous, les spectateurs, de nouvelles pensées ou idées. J'espère que vous aussi, vous sentirez l'intimité et la paix dans ces images. Si vous regardez d'assez près, vous y reconnaîtrez peut-être même un morceau de vous-même. "

Edea A. Wang

Texte d'introduction au projet de Linda Bournane Engelberth, *Outside the Binary*, 2017-2019



© Linda Bournane Engelberth, Falk, Oslo, Norway, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Falk, Oslo, Norway

Falk s'identifie comme agenre ; souvent défini comme une personne qui s'identifie et exprime son genre complètement en dehors de la binarité de genres.

Falk s'identifie aussi comme personne trans non-binaire. Falk utilise le pronom *they/them*.

" Me trouver en dehors de la binarité de genre me donne la possibilité d'être exactement qui je suis véritablement. En existant complètement en dehors de ces cases de « garçon » ou de « fille », je suis capable de créer quelque chose de complètement différent. J'ai mon propre « agenre » – mon propre genre. Je crois qu'il y a autant de genres qu'il y a d'étoiles dans l'univers – ou de personnes sur cette planète. Je ne crois pas que nous devrions effacer complètement l'identité binaire de genre. Je crois que nous devrions créer de l'espace pour les gens qui ne veulent pas en faire partie. Je veux vivre dans un monde où chacun se sent libre d'exprimer sa véritable authenticité – et ne pas se sentir limité·e par ce que les autres supposent ou attendent sur la base de normes genrées dépassées. "



© Linda Bournane Engelberth, Ana, 22, Yogyakarta, Indonesia, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum

Ana, 22, Yogyakarta, Indonesia

Ana s'identifie comme personne non-binaire et utilise le pronom elle.

" Je ne veux pas être catégorisée comme homme ou femme parce qu'être *genderfluid* est être sans frontières. Cela signifie que je peux être tout ce que je ressens depuis longtemps, depuis mon enfance. Mais cela ne me dérange pas d'être appelée une fille dans ma vie quotidienne. En Indonésie, on doit être désignée par l'un des deux pronoms, *mas* (frère) ou *mbak* (sœur). Si je vivais en Europe, j'utiliserais les pronoms *they/them*. Mais le terme par lequel je suis appelée n'a pas d'importance. Être *genderfluid* est très complexe. Surtout quand je commence à avoir des rendez-vous avec une personne, ou des sentiments pour quelqu'un d'autre. Les gens ont toujours besoin d'une explication quant à mon genre, et je ne me suis jamais sentie à l'aise pour l'expliquer. Et les hommes veulent juste sortir avec moi parce qu'ils supposent que je suis lesbienne et ils veulent essayer de sortir avec une lesbienne malgré le fait que je ne le suis pas. Je me sens incapable de leur expliquer mon genre et mon identité. Je veux juste être moi-même et être acceptée pour ce que je suis. "



© Linda Bournane Engelberth, Gabriel, 19, Denver, Colorado, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum

Gabriel, 19, Denver, Colorado

Né·e à Chicago. Vit à Denver, Colorado, U.S.

Gabriel s'identifie comme non-binaire et utilise le pronom *they/them*.

" L'année dernière, au travail, ils se référaient aux gens comme *they* au lieu de supposer les genres des gens et cela m'a vraiment fait réfléchir à qui j'étais en tant que personne. Donc pour moi, être non-binaire signifie que je ne veux pas être catégorisé·e au sein d'un groupe, je veux être qui je veux être. Je ne veux pas être enfermé·e dans un seul genre, je veux embrasser les deux, mais aussi être entre les deux et ne pas être l'un ou l'autre ; parce que j'ai le sentiment que le genre est une construction sociale et que nous les avons créés pour séparer les gens. Je suis féminin·e, mais aussi masculin·e, mais je ne veux pas être désigné·e comme l'un ou l'autre. Je voudrais dire aux gens d'être plus ouverts d'esprit et de s'informer sur certaines choses dont ils ne sont peut-être pas conscients, parce qu'à un moment donné de ma vie, je n'en étais pas conscient·e, et maintenant je le suis. Le fait de m'éduquer a complètement changé ma vie. "



© Nichole Sobecki, Nahom, de la série afriMAN, 2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

### Nahom Tesfaye, Ethiopia

" Durant mon enfance, la communication était limitée entre mon père et moi. C'était une question de respect plus que toute autre chose. Vous craignez et respectez vos aînés. Les hommes sont le rempart, la protection contre le monde. Mais quand je me suis marié, j'ai commencé à changer. Je travaille, et ma femme travaille aussi. Nous élevons nos enfants ensemble, et donc ces différences traditionnelles s'estompent. Maintenant, quand je vois mes enfants parler avec mon père, je suis choqué. Leur facilité de communication est extraordinaire ; ils parlent comme s'ils étaient des amis. Ils lui disent : « Allez, écoute-moi ! » Il a presque 80 ans et quand il m'a élevé, nous lui parlions même pas en rêve de cette façon. Je m'attends souvent à ce qu'ils aient des ennuis avec lui, mais au lieu de cela, ils rient et discutent. "





© Nichole Sobecki, Kevin, de la série afriMAN, 2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

### Kevin Mwachiro, Kenya

" Il y a plus d'espace aujourd'hui pour que toutes sortes de personnes puissent exister avec fierté, mais il y a aussi des tensions avec ceux qui ont occupé cette place depuis longtemps et ne veulent pas partager. La masculinité, le patriarcat. En tant qu'homosexuel, il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi on m'associait à des opinions négatives sur les hommes dans leur ensemble. Mais maintenant, je comprends très bien comment nous avons tous contribué à créer du danger pour les femmes. Je veux être un homme meilleur, pas seulement pour moi, mais pour tous ceux qui m'entourent. Cela me fait penser au mot swahili *utu*, ou humanité, et *ubuntu*, qui signifie humanité. Ce sont des mots que j'aime beaucoup utiliser. Je te vois, et tu me vois. Je pense qu'il devrait y avoir de la place à la table pour nous tous. "



© Nichole Sobecki, Joel, de la série afriMAN, 2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Joel Kioko, Kenya [photographié avec Silas Ouma]

" J'ai grandi dans un bidonville ici à Nairobi, dans une cabane d'une pièce avec ma mère, ma grand-mère, mes sœurs. Je n'ai jamais connu mon père, mais je voyais mes oncles avec leurs femmes. Ils entraient dans la maison, s'asseyaient et demandaient : « Où est ma nourriture ? Est-ce que quelqu'un est allé chercher l'eau ? » C'était la virilité à l'époque. Donc quand j'ai commencé à danser, les gens ne comprenaient pas vraiment. Ils m'ont dit que j'étais stupide de consacrer tout mon temps à quelque chose qui n'irait jamais nulle part. Mais c'est quelque chose que je peux faire et que la plupart des gens ne peuvent pas faire. C'est comme si tu étais un superhéros. Et c'est de là que vient mon sens de la masculinité. Si je me sens mal, je peux canaliser ça dans cet autre côté de ma vie. Ça m'a appris sur moi-même. Dans un cours de ballet, le chorégraphe ne se soucie pas de ton genre. Il te donnera des mouvements masculins et féminins. Et pour être un excellent danseur, il faut être en contact avec les deux côtés de soi. "



© Nichole Sobecki, Fitsum, série afriMAN, 2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

### Fitsum Berhe Woldelibanos, Eritrea

" Mon père était l'archétype. Le mâle. La source de revenus de la famille. Pour lui, un homme voyageait avec le troupeau à la recherche de verts pâturages. Il s'assurait que le village était en sécurité. Mais il était aussi sophistiqué, et c'est en fait lui qui m'a suggéré d'aller à l'école d'art. Il pouvait voir que j'étais confus, ne sachant pas de quoi demain serait fait. En tant qu'artiste, il n'y a pas de certitude. C'est tabou pour beaucoup de familles. Mais il était assez sensible pour comprendre. J'ai commencé par peindre des femmes, parce que c'est ce que faisaient tous les artistes que je connaissais. Vous voyez la Mona Lisa, et vous continuez dans cette veine. Je ne savais même pas si vous pouviez peindre des hommes. Mais une fois, j'étais sur la côte et j'ai vu ce jardinier, à l'extérieur, qui travaillait dans les champs. Je lui ai demandé si je pouvais le peindre, et il a ri. Et ça a pris son envol immédiatement. Depuis lors, j'ai exploré la masculinité de plusieurs façons dans mon travail, et le concept du corps masculin noir, et ce que d'autres projettent sur nous. Mon but est de redonner à ceux que je peins dignité, puissance et humanité. "



© Jessica Dimmock, Gina, 2017, de la série Brick. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

#### Gina, 60 ans

" Je me suis sentie différent·e depuis que j'ai 9 ans. Tout au long de ma vie, je me suis toujours remis·e en question parce que je ne savais pas si j'étais, vous savez, je ne connaissais pas les transgenres à l'époque. Et je me suis dit — eh bien, je suis un travesti ? Je suis gay ? Est-ce que je suis ceci, est-ce que je suis cela ? Rien de tout ça ne me convenait vraiment, alors je n'ai jamais su ce qui n'allait pas chez moi et comme je ne pouvais pas mettre un nom dessus, je me suis dit que j'étais le-la seul·e à être comme ça. Je priais Dieu presque toutes les nuits de me laisser me réveiller femme.

Je suis entré·e dans l'armée parce que j'espérais me faire tirer dessus pendant la guerre ou quelque chose comme ça. J'étais confus·e à propos de moi-même, avec mon esprit qui disait que je devrais être une fille et en ayant ce corps de garçon. Et Dieu ne m'a jamais laissé·e me réveiller femme. J'espérais vraiment mourir à l'armée. Malheureusement, il n'y avait pas de guerre quand j'y étais.

Je trouvais des endroits où je pouvais juste me promener en talons. Je me garais et je me promenais et je me sentais si bien en marchant en talons et en ressentant ce sentiment de féminité. J'étais toujours dans des vêtements d'homme. Il y a un sentier près de la rivière et je faisais des allers-retours pour avoir cette sensation, cette sensation féminine de « je suis en talons. Je ne porte pas les vêtements, mais au moins je suis en talons. » Ça m'aidait à commencer ma journée. Je pouvais me sentir mieux dans ma peau.

Je surveillais de très près les deux côtés et si je voyais quelqu'un arriver, je me précipitais vers la voiture s'il le fallait et j'attendais qu'il passe.

J'ai fait ça tous les jours. Et je l'ai fait pendant 18 ans. J'avais 57 ans quand j'ai fait mon coming-out, et j'en ai 60 maintenant. "



© Sara Terry, (Re)Thinking The Birth of Venus, 2017, de la série (Re)Thinking the Male Gaze. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

## Sara Terry

" *La Naissance de Vénus* – la déesse romaine de l'amour – est l'histoire d'une création qui commence par un acte d'une violence des plus brutales. Selon la mythologie, Chronos – le fils d'Uranus – a coupé les testicules de son père avec une faucille de pierre et jeté ses organes génitaux à la mer. Ils ont fait mousser la mer – et de cette mousse est née Vénus.

L'histoire de la création d'une femme par un homme. La déesse de la beauté et de l'amour née d'une violence sexuelle.

J'y réponds de la seule manière que je connaisse – en racontant une histoire qui est mienne. Avec *(Re) Thinking The Birth of Venus*, je me suis approprié cette histoire de création à tous les niveaux en tant que femme, y compris en me plaçant dans l'image comme le dieu (la déesse) de la peinture. À une époque d'hommes en colère, je choisis de créer l'homme à partir de l'amour – et plutôt que de lui tendre un manteau pour cacher sa nudité, comme dans la peinture de Botticelli, je tiens un miroir, l'invitant à se voir sans artifice, à savoir que, tout dépourvu de pouvoir, de prestige ou de force brute qu'il soit, il est homme. Et que cela suffit pour l'être. Je veux qu'il sache qu'il est aimé, qu'il vient de la terre nourricière et non d'une mer en colère, et qu'il doit à son tour rendre cet amour.

La mythologie dit que les roses ont fleuri pour la première fois à la naissance de Vénus. J'entoure l'homme de mon histoire de la création avec des pois de senteur – inspirée par l'essai de Faith Salie dans *Time* du 1<sup>er</sup> décembre 2017, alors que le mouvement #metoo s'élevait. Il s'intitule *Comment élever un fils tendre à une époque d'hommes en colère*.

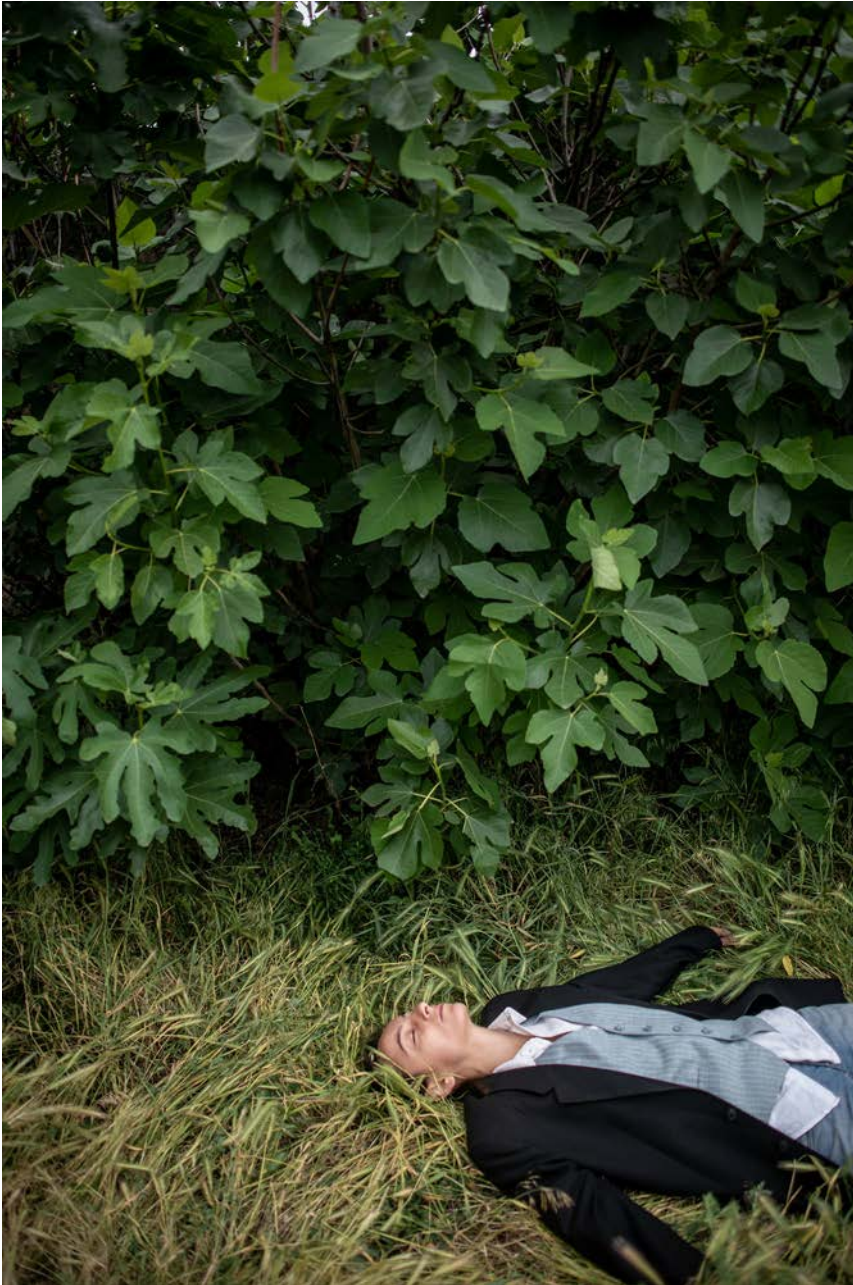
Elle écrit : « Quelques heures après avoir donné naissance à mon premier enfant, mon mari a bercé les cinq livres de notre garçon et a dit doucement : "Salut, sweetpea". Pas buddy ou p'tit mec. Sweetpea. Le mot m'a empli d'un réconfort inattendu... J'étais témoin de l'engagement de mon mari à élever un garçon tendre. Parce que c'est ce dont le monde a besoin maintenant, de toute urgence : des garçons tendres et des gens qui les élèvent. » "



© Anush Babanjanyan, de la série My New Himself, 2017-2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

### Anush Babajanyan

" Dans le but d'observer et de comprendre les hommes que j'ai appris à connaître au cours de ma vie, je porte leurs tenues. Dans leurs vêtements, je me plonge physiquement et spirituellement dans les souvenirs et les événements du passé, ainsi que dans les expériences du présent. Je me lance dans une exploration hors de moi-même, en réinventant un soi-même imaginaire. Les vêtements et les chaussures deviennent des métaphores pour une expérience de la différence, du contraire, de ce qui est toujours proche, mais jamais réellement ressenti. La recherche ne s'arrête pas, avec des découvertes continuelles en chemin. "



© Anush Babanjanyan, de la série My New Himself, 2017-2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Anush Babajanyan

" Une supportable légèreté d'être connectés, nous, et nous ne passons pas trop de temps à contempler nos points de connexion. Je serais encore mal à l'aise s'il n'y en avait pas. "



Librairie du Musée de l'Elysée, Lausanne © Reto Duriet

## INTERVIEW

### **Nathalie Choquard, responsable de la librairie du Musée de l'Elysée, Lausanne**

La rencontre a eu lieu à Lausanne, le 24 septembre 2019

Nassim Daghighian : Quels sont les débuts de la librairie du Musée de l'Elysée ?

Nathalie Choquard : La librairie boutique a été ouverte en 1998 par William A. Ewing, directeur du musée (1996-2010). Le projet a été conçu avec l'appui d'une librairie de Zurich appartenant au groupe dirigé par Walter Keller, Scalo, qui comprenait une maison d'édition et une librairie spécialisée dans la photographie et l'art contemporain. Il y a vingt ans, il y avait relativement peu de choix. Ce contrat de livres en dépôt est un bon système pour démarrer car il n'y a pas de problème de trésorerie, il n'est pas nécessaire d'acheter les livres ni d'avoir une base de données importante puisque la sélection est faite par le libraire de Zurich. Au musée, une personne en recherche d'emploi, qui n'était ni libraire ni spécialisée dans la photographie, était chargée de lancer la librairie ; c'était un gros défi. Une année après, le musée a décidé de professionnaliser le poste de libraire ; j'ai donc été engagée en avril 1999.

ND : Quelles étaient tes expériences antérieures à ce moment-là ?

NC : J'ai travaillé dans le domaine du livre dès 1985 et, de 1989 à 1999, j'ai travaillé à Basta, une librairie autogérée généraliste, avec un accent mis sur les sciences humaines. Dans ses locaux se trouvait une petite galerie, qui m'a familiarisée avec le monde de l'art. Pendant ces dix années à Basta, j'ai profité de finaliser ma formation et d'obtenir le CFC de libraire. Il y a 30 ans, rien n'était sur internet, les bases de données étaient rarement informatisées, nous travaillions sur papier avec les catalogues des éditeurs. Arrivée au Musée de l'Elysée, j'ai assez rapidement pu convaincre William Ewing que nous pouvions travailler de manière autonome, sans Scalo, avec un bon système de gestion, notamment une base de données, quoique rudimentaire (sans l'actuel système des codes barres).





Librairie du Musée de l'Elysée, Lausanne © Mathilda Olmi

ND : Sais-tu comment est née cette idée d'ouvrir une librairie au Musée de l'Elysée ?

NC : À l'époque du premier directeur, Charles-Henri Favrod (1985-1996), il y avait déjà quelques livres Photo Poche et des affiches en vente à l'accueil mais, avec l'arrivée de William Ewing et le développement des musées, le livre a progressivement pris une place plus importante. Comme William Ewing était déjà auteur de plusieurs livres, il était familier du milieu de l'édition et collaborait souvent avec les éditeurs pour les publications du musée. En tant qu'auteur, il travaillait avec Thames & Hudson ; il a aussi monté une exposition autour de l'imprimeur et éditeur Steidl, l'un des partenaires du musée. Il était aussi devenu indispensable de publier des catalogues en lien avec les expositions. Ainsi le livre a petit à petit trouvé sa place au sein du musée jusqu'à ce que la librairie devienne la plus grande sélection d'ouvrages en Suisse romande.

ND : À part la vente des catalogues d'exposition et des diverses publications du musée, quels sont les liens entre la librairie et les autres activités de l'institution ?

NC : Dans le cas du Musée de l'Elysée, la librairie est un lieu de passage obligé, où l'on s'arrête avant ou après la visite ; c'est un espace de détente, de sociabilisation, qui est très fréquenté lors des vernissages. Des visiteurs individuels aux classes – des études le montrent, – les personnes passent un bon moment dans les librairies des musées. Notre librairie est donc une carte de visite du musée car celui-ci peut y montrer son point de vue, ses publications, affiches ou cartes postales, ainsi que les photographes présents dans ses collections ou ses expositions. C'est non seulement une introduction aux salles d'exposition, mais aussi une trace des activités passées. Les visiteurs peuvent se documenter sur les expositions actuelles ou antérieures (anciennes publications, etc.).

ND : Que contient cette librairie de photographie ?

NC : Avec l'agrandissement de la librairie dans les années 2010 et la création d'un café, il a fallu repenser l'organisation de l'espace. Les ouvrages ont été rangés sur une très longue bibliothèque qui relie le café Elise et l'espace propre à la librairie. J'ai mis la priorité sur les monographies, classées par ordre alphabétique des auteurs, ce qui occupe les deux tiers de la bibliothèque. Ceci permet de trouver facilement les ouvrages d'un·e photographe.



*Mémoire du futur. Dialogues photographiques entre passé, présent et futur*, Lausanne, Musée de l'Elysée / Noir sur Blanc, Collection Musée de l'Elysée #2, 2016.jpg

NC : La partie thématique de l'étagère, que j'ai appelée anthologie, permet de classer les livres par titre à l'intérieur de chaque thème. Il y a une section pour les livres théoriques : biographies, essais, etc. ; une section pour les photographes suisses, souvent exposés au musée, afin de les mettre en évidence et de mieux les faire connaître ; une section montagne, thème récurrent en Suisse dans les travaux des photographes comme dans les publications ; ainsi qu'une petite sélection de livres pour les enfants – le choix étant limité pour la jeunesse dans le domaine de la photographie, alors qu'en histoire de l'art, on pourrait remplir un beau rayon... Pour faciliter les recherches des visiteurs, j'ai décidé de regrouper tous les catalogues d'exposition du Musée de l'Elysée.

Les tables de présentation permettent de mettre en avant les nouveautés ou certaines thématiques. Il y a également quelques éditions limitées. Lorsqu'un ouvrage n'est plus une nouveauté et qu'on le classe dans les rayons, il a moins de chance d'être vendu. J'ai récemment mis sur les tables tous les ouvrages de Robert Frank après son décès et j'ai tout vendu, alors que cela faisait des années qu'ils étaient en rayon.

ND : Comment sont choisies les thématiques ?

NC : En rapport avec les expositions ou en fonction d'une actualité comme la grève des femmes ou les 50 ans de mai 68. J'aime bien chercher des ouvrages en parallèle à une exposition, même des romans, pour créer des liens entre les domaines artistiques. Une exposition est un bon tremplin qui permet d'ouvrir sur des thèmes que l'on n'a pas l'habitude de montrer. Dans le cas de Jan Groover (exposition *Laboratoire des formes*, 18.9.2019 – 5.1.2020), j'ai pu présenter des livres sur la photographie en couleur et sur la nature morte.

ND : Organises-tu des événements en lien avec la librairie ?

NC : J'invite des photographes pour des signatures tous les deux ou trois mois pour avoir le temps de préparer ces événements. Il s'ajoute à cela la Nuit des Images, où l'on invite aussi des photographes. Au finissage d'une exposition, il arrive également que je convie les photographes pour des signatures.

Les rencontres peuvent aussi avoir lieu autour d'un thème ou d'un sujet plus précis, comme la réalisation d'un dictionnaire. Nous avons invité Nathalie Herschdorfer, qui a dirigé *Le dictionnaire de la photographie* (La Martinière, 2015).



Jan Groover. *Laboratoire des formes*, Lausanne, Musée de l'Elysée / Noir sur Blanc, Collection Musée de l'Elysée #7, 2019

NC : Une fois, j'ai été contactée par un photographe qui avait sorti un livre et voulait absolument venir à la librairie. Il s'agissait d'un travail sur des personnalités politiques suisses connues : le projet *Protokoll* (Lars Müller Publishers, 2007) de Christian Lutz. Mon idée, pour attirer du monde, fut d'inviter une autre photographe, Loan Nguyen, avec *De retour* (2005), son premier travail sur son père d'origine vietnamienne. Or, Christian Lutz a contacté les modèles de ses images, qui ont été nombreux à venir découvrir le livre et, finalement, la signature a eu un réel succès. Ces deux photographes, qui ne se connaissaient pas au moment où je les ai réunis, ont été exposés au théâtre de Vidy, l'une pour son projet *Vidy/rivage* (2018-2019), l'autre pour son travail sur les requérants d'asile (installation *no man's land*, 2016). Je suis assez fière d'avoir mis en avant des photographes encore peu connus à cette époque.

J'ai pu retrouver la première rencontre que j'ai organisée pour la librairie du musée, à l'occasion de la publication de *Photographies apocryphes* (Marval, 2000) d'Olivier Christinat, un ouvrage plutôt complexe. D'autres photographes suisses ont présenté leur livre, voire leur maquette, comme Mario del Curto ou Matthieu Gafsou, et ont parfois été exposés par le musée par la suite.

Jusqu'à 2010, William Ewing, Radu Stern et Jean-Christophe Blaser organisaient de nombreuses conférences et tables rondes ; en général, c'étaient les commissaires d'exposition qui choisissaient les intervenants et, dans certains cas, proposaient des photographes pour des signatures.

Yann Gross, par exemple, est venu présenter *Horizonville* (JRP Ringier, 2010) puis *Le livre de la jungle* (Actes Sud, 2016). Olivier Christinat est revenu dans le cadre de son projet en lien avec l'anniversaire des 50 ans de l'EPFL (*Regards sur l'EPFL*, 2019), auquel a aussi participé Catherine Leutenegger.

D'autres soirées sont consacrées à des thématiques, telles que la réalisation d'un livre, le métier d'éditeur, les liens entre édition et graphisme. Je me souviens d'une soirée marquante, où tous les jeunes graphistes et photographes qui voulaient se faire éditer étaient là. L'invité était Lionel Bovier, alors directeur des éditions JRP|Ringier.

J'ai aussi invité deux revues : Marie-Pierre Subtil, rédactrice en chef de *6Mois*, à l'occasion de la publication d'un portfolio de Christian Lutz ; Olivier Lugon et Christian Joschke, tous deux historiens de l'art enseignant à l'université et directeurs de publication de la revue *Transbordeur – Photographie, histoire, société*, lancée en 2017. Ils sont revenus présenter les numéros 2 et 3 de *Transbordeur* lors de la Nuit des images et cette année, cela a été un grand succès.



*Diapositive. Histoire de la photographie projetée*, Lausanne, Musée de l'Elysée / Noir sur Blanc, Collection Musée de l'Elysée #5, 2017

ND : Y a-t-il aussi des activités de la librairie à l'extérieur du musée.

NC : Il y a eu des stands à gauche et à droite, notamment en 2010 lors du Salon du livre à Palexpo, Genève, en lien avec l'exposition *Théâtre du Crime – Rodolphe A. Reiss (1875-1929)*. Il y avait un grand stand où nous avons pu montrer toutes nos publications. Une de mes premières expériences au début des années 2000 a été de partir en Valais au Village du Livre de St-Pierre-de-Clages, ce qui a été un succès grâce au soutien de l'équipe du musée.

Avec Sam Stourdzé, qui a lancé la revue *ELSE* (2011-2018), nous sommes allés deux années de suite à Off Print (salon de l'édition à Paris) et aux Rencontres d'Arles, pour promouvoir le magazine et nos publications. Le musée est souvent co-éditeur et collabore avec des maisons d'édition qui participent elles-mêmes à ces salons. J'ai été deux fois de suite au Book Market de la foire Unseen, Amsterdam, ce qui était intéressant pour rencontrer un public anglophone (plusieurs publications du musée étant aussi en anglais) ; cela donne une bonne visibilité à notre institution.

ND : Comment a évolué le livre de photographie au cours de ces 20 dernières années ?

NC : Je me pose tous les jours cette question en découvrant des photographes dont je n'ai jamais entendu parler. Il y a un tel nombre de livres qui paraissent que j'ai l'impression qu'on est encore dans la courbe ascendante. Le système a un peu évolué dans le sens où il y a les grandes maisons d'édition auxquelles on peut se fier, comme Aperture à New York.

Du côté français, il y a peu d'éditeurs mais on peut nommer feu Xavier Barral (Paris), qui avait de bonnes connaissances, faisait des découvertes intéressantes et de beaux livres ; Actes Sud, La Martinière et Hazan, qui font de temps en temps des livres de photographie, souvent des ouvrages généraux, ou Textuel, qui a un travail intéressant de collaboration avec d'autres maisons d'édition.

En Suisse romande, on trouve surtout de petites maisons d'édition alors qu'en Suisse alémanique, le domaine de l'édition est bien plus développé et aurait beaucoup à apporter aux francophones en matière de fabrication, de graphisme, etc. Des éditeurs basés à Zurich comme Lars Müller, Scheidegger & Spiess ou Patrick Frey sortent régulièrement les meilleurs livres de photographie en Suisse.

En Allemagne, Kehrer, Prestel, Distanz, Vice Versa, Schirmer/Mosel (plus classique), Hatje Cantz et, évidemment, Taschen figurent parmi les éditeurs importants pour la photographie. On trouve aussi de plus petites structures éditoriales comme Fotohof (Salzbourg) en Autriche.



René Burri. *L'explosion du regard*, Lausanne, Musée de l'Elysée / Noir sur Blanc, Collection Musée de l'Elysée #8, 2020

NC : Du côté anglo-saxon, à Londres, il y a Thames & Hudson ou Phaidon, généralistes mais produisant beaucoup d'ouvrages sur la photographie, Michael Mack et Mörel Books, qui sont plus pointus, ainsi que de nombreux petits éditeurs, comme RRB Photobooks, fondé par Martin Parr.

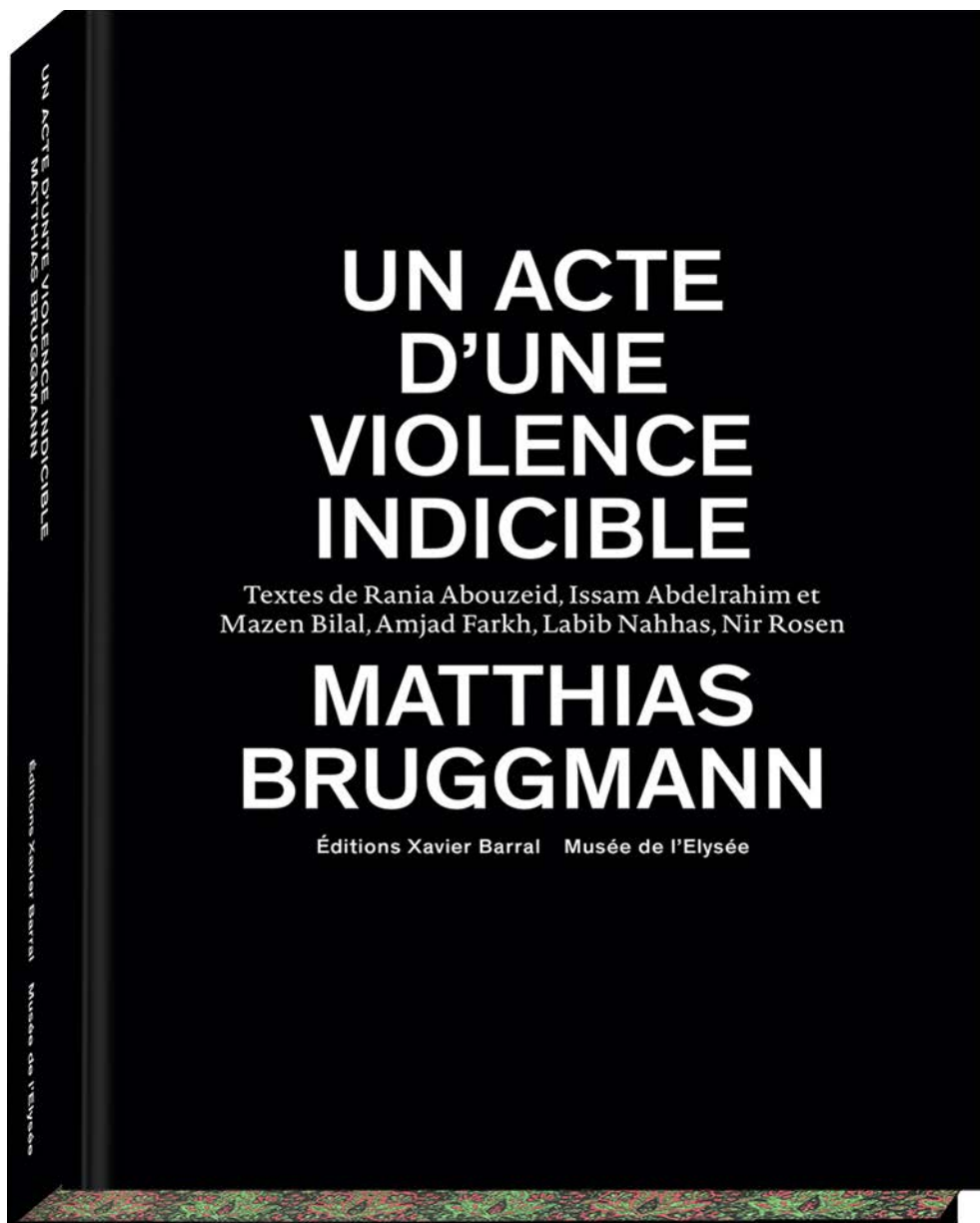
Il faut savoir que, la plupart du temps, j'effectue des commandes auprès des distributeurs par coup de cœur, par intérêt pour le projet, sans avoir vu l'ouvrage et parfois sans connaître véritablement le photographe. Les représentants nous montrent des images des nouveautés, et nous parlent peu du contenu des livres. Les libraires doivent donc se faire leur propre idée. Les représentants font leur tournée d'Europe, prennent des pré-commandes dans les librairies puis informent les éditeurs du nombre total de livres souhaités.

ND : Est-ce pour toi une bonne période pour la photographie contemporaine ?

NC : Oui, mais c'est aussi une période de surabondance : trop de livres sont publiés et cela commence à être un problème. Il y a beaucoup de choses intéressantes mais qui se ressemblent. Parfois deux éditeurs défendent le même type de photographie, alors celle-ci se banalise. J'ai un sentiment de déjà-vu ou, peut-être, est-ce de la lassitude ? Je vois peu de choses qui m'étonnent...

ND : Comment vois-tu l'avenir de la librairie, en particulier dans le contexte du déménagement du Musée de l'Elysée à Plateforme 10 ?

NC : Tout est ouvert, c'est actuellement une phase de compte à rebours, il est donc difficile de se prononcer sur l'orientation future de la librairie. Va-t-on déménager tout ce qu'on a ? Une sélection de livres a été faite – c'est comme une bonne bibliothèque – mais il s'agit d'un important stock, difficile à écouler. Il est donc primordial de se poser la question : est-ce qu'on décide d'avoir autant de titres ou est-ce qu'on recentre ? Doit-on avoir une base d'ouvrages généraux et proposer certains choix plus spécifiques par moment ? Je pense que ce déménagement est l'occasion de réfléchir la façon d'orienter cette librairie dans le futur. C'est peut-être un peu tôt pour donner les réponses définitives.



Matthias Bruggmann, *Un acte d'une violence indiscible*, Lausanne, Musée de l'Elysée – Prix Elysée 2018 / Paris, Xavier Barral, 2018

ND : La librairie du Musée de l'Elysée est la plus grande de Suisse dans le domaine de la photographie.

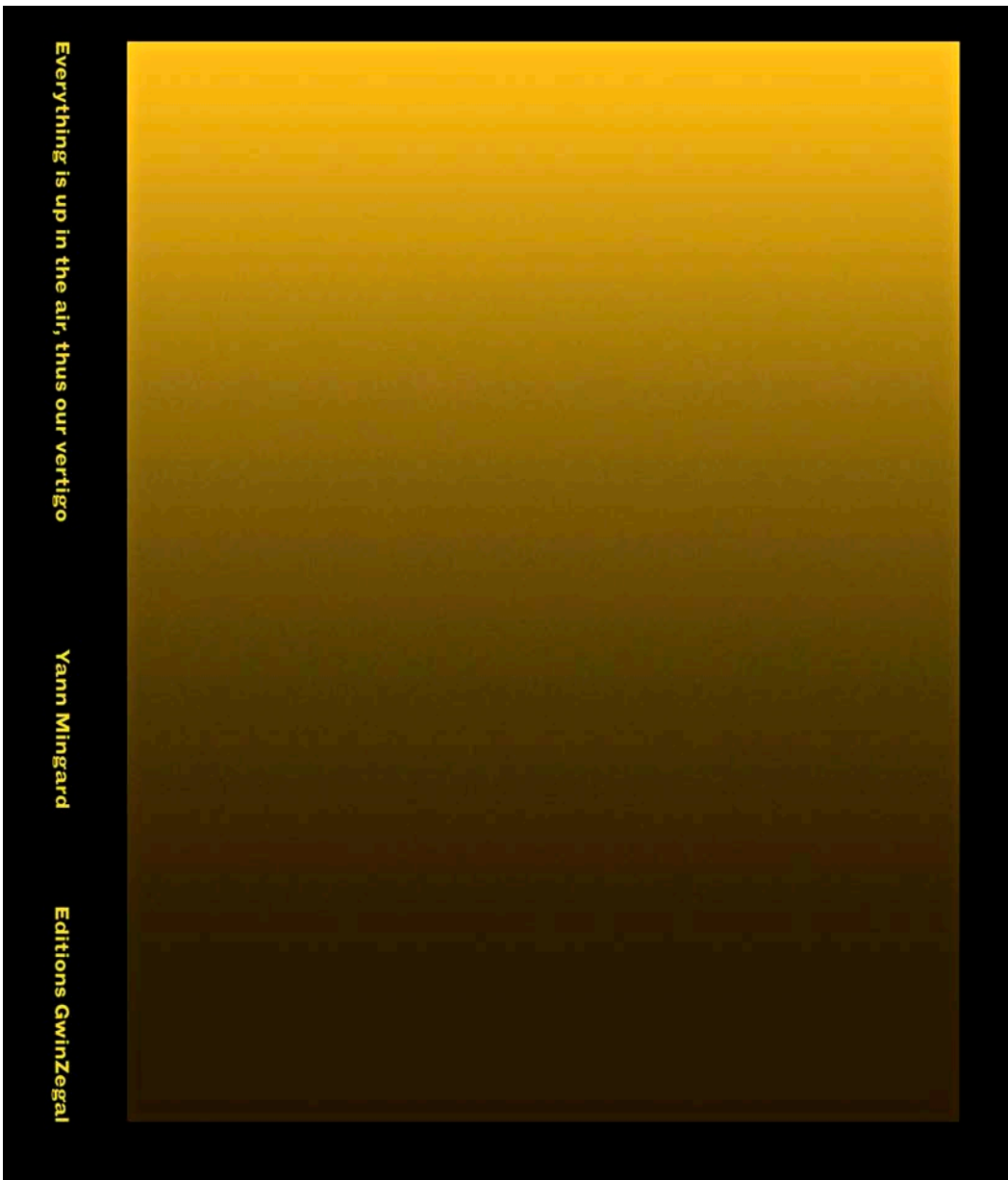
NC : Pendant vingt ans, j'ai privilégié une couverture large de la photographie en ayant beaucoup de titres. À Plateforme 10, la librairie sera commune au Mudac (design, graphisme) et au Musée de l'Elysée et, juste à côté, il y aura la librairie du Musée cantonal des beaux-arts, dont il faudra tenir compte. On pourrait par exemple imaginer que le futur rayon jeunesse soit plus développé qu'actuellement, parce qu'on sait qu'il y a de plus en plus de public qui vient en famille et que les activités de médiation culturelle augmentent.

Je pense qu'à Plateforme 10 je ne ferai pas une réplique exacte de ce que j'ai fait jusqu'à maintenant car les défis ne sont pas les mêmes. J'aime avoir une sélection assez pointue pour toucher un public large mais en ayant une ligne, un peu comme une boutique de mode.

Nous avons une boutique de vente en ligne avec une sélection d'ouvrages, qui représente déjà un certain travail. Il me semble incontournable d'avoir un e-shop.

Pour l'instant, j'ai bien formé le personnel de l'accueil car cela me paraît important qu'il puisse répondre aux demandes des visiteurs en mon absence. Le week-end, les gens sont de passage, ils aiment surtout fureter et la librairie actuelle leur permet de facilement trouver des ouvrages ou de faire des découvertes intéressantes.

ND : Merci beaucoup pour cet entretien.



Yann Mingard, *Everything is up in the air, thus our vertigo*, Guingamp, GwinZegal / Lausanne, Musée de l'Elysée / Lianzhou Museum of Photography, 2018